contemplait ses champs de grain, lesquels sous l'influence des chauds rayons du soleil d'été prenaient de jour en jour une teinte plus jaunissante. Depuis l'époque des semailles jusqu'à celle de la récolte chaque jour avait été pour lui plein de charme et d'intérêt. A peine le sol encore vierge avait-il été couvert des jeunes tiges de la semence, formant à sa surface comme un tapis de verdure, que Jean Rivard avait senti naître en son cœur des émotions qu'il avait ignorées jusqu'alors. Il était un tout autre homme, il se sentait déjà payé au centuple de tous ses labeurs passés.

Dans ses heures de repos, son plus grand plaisir était de contempler, assis sur un tronc d'arbre, au milieu de son champ, les progrès merveilleux de la végétation. C'est là qu'il allait, le dimanche avant midi, faire ses lectures de piété ; il aimait à remercier, en face même des dons de sa munificence, Celui qui fait naître et mûrir les grains.

Plus tard, quand les épis, dépassant la tête des souches, atteignirent presque à la hauteur d'un homme, Jean Rivard goûtait encore un bonheur infini à contempler cette mer, tantôt calme comme un miroir, tantôt se balançant en ondoyant au gré d'une brise légère.

Son seul regret, on le devine, était de ne pouvoir encore partager ce bonheur avec cette Louise bien-aimée dont l'image ne le quittait pas, et qu'il croyait sans cesse entrevoir à travers les épis ou les branches de la forêt.